



## E L O G E

D E M. D O D A R T.

**D**ENIS DODART, Conseiller-Medecin du Roi, & de S. A. S. Madame la Princesse de Conty la Douairiere, & de S. A. S. Monseigneur le Prince de Conty, Docteur Regent en la Faculté de Medecine de Paris, nâquit en 1634 de Jean Dodart, Bourgeois de Paris, & de Marie du Bois, fille d'un Avocat. Jean Dodart, quoique sans Lettres, avoit beaucoup d'esprit, & , ce qui est preferable, un bon esprit. Il s'étoit fait même un Cabinet de Livres, & sçavoit assés pour un homme qui ne pouvoit gueres sçavoir. Marie du Bois étoit une femme aimable par un caractere fort doux, & par un cœur fort élevé au dessus de sa fortune. Nous ne faisons ici ce petit portrait du Pere & de la Mere, qu'à cause du rapport qu'il peut avoir à celui du Fils. Il est juste de leur tenir compte de la part qu'ils ont euë à son merite naturel, & d'en faire honneur à leur memoire.

Ils ne se contenterent pas de faire apprendre à leur fils le Latin & le Grec, ils y joignirent le Dessain, la Musique, les Instrumens, qui n'entrent que dans les éducations les plus somptueuses, & qu'on ne regarde quæ trop comme des superfluités agréables. Il réussit à tout de maniere à donner les plus grandes esperances, & il eut achevé ses études de si bonne heure, qu'il eut le temps de s'appliquer également au Droit & à la Medecine, pour se déterminer mieux sur la profession qu'il embrasseroit. Il est peut-être le seul qui ait voulu choisir avec tant de connoissance de cause; il est vrai qu'il satisfaisoit aussi son extrême avidité de sçavoir.

Il prit enfin parti pour la Medecine; son inclination na-

turelle l'y portoit, mais ce qui le détermina le plus puissamment, c'est qu'il n'y vit aucun danger pour la justice, & une infinité d'occasions pour la charité; car il étoit touché dès-lors de ces mêmes sentimens de Religion, dans lesquels il a fini sa vie.

On imagine aisément avec quelle ardeur & quelle persévérance s'attache à une étude un homme d'esprit, dont elle est le plus grand plaisir, & un homme de bien, dont elle est devenu le devoir essentiel. Il se distingua fort sur les bancs des Ecoles de Medecine, & il nous en reste des témoignages authentiques, aussi-bien que du caractère dont il étoit dans sa plus grande jeunesse. Guy Patin parle ainsi dans sa 186<sup>me</sup> Lettre de l'Edition de 1692. *Ce jour-d'hui 5 Juillet (1660) nous avons fait la Licence de nos vieux Bacheliers, ils sont 7 en nombre, dont celui qui est le second, nommé Dodart, âgé de 25 ans, est un des plus sages & des plus sçavans hommes de ce Siècle. Ce jeune homme est un prodige de sagesse & de science, monstrum sine vitio, comme disoit Adr. Turnebus de Josepho Scaligero. Il dit ensuite dans sa Lettre 190. Notre Licentié qui est si sçavant, s'appelle Dodart. Il est fils d'un Bourgeois de Paris, fort honnête homme. C'est un grand garçon, fort sage, fort modeste, qui sçait Hipocrate, Galien, Aristote, Cicéron, Seneque, & Fernel par cœur. C'est un garçon incomparable, qui n'a pas encore 26 ans, car la Faculté lui fit grace au premier Examen de quelques mois qui lui manquoient pour son âge, sur la bonne opinion qu'on avoit de lui dès auparavant.* Toutes les circonstances du témoignage de M. Patin sont assés dignes d'attention. Il étoit Medecin, fort sçavant, passionné pour la gloire de la Medecine, il écrivoit à un de ses Amis avec une liberté non-seulement entiere, mais quelquefois excessive, les éloges ne sont pas fort communs dans ses Lettres, & ce qui y domine c'est une bile de Philosophe très-indépendant, il n'avoit avec M. Dodart nulle liaison ni de parenté, ni d'amitié, & n'y prenoit aucun interest, il n'a remarqué aucun autre des jeunes Etudians, enfin il ne se donne pas pour devot, & un air de devotion qui n'étoit pas un dé-

merite à ses yeux, devoit être bien sincere, & même bien aimable. Si l'amour propre étoit un peu plus délicat, on ne compteroit pour louanges que celles qui auroient de pareils affaiffonnemens. M. Patin dans ses Lettres 207, 208, 219, continuë à rendre compte à son Ami de ce que fait M. Dodart. Tantôt il l'appelle *notre Licentié si sage & si sçavant*, tantôt *notre sçavant jeune Docteur*. Il ne le perdoit point de vûë, toujourn poussé par une simple curiosité d'autant plus flateuse, qu'elle étoit indifferente.

Les suffrages naturellement les plus opposés se réunissoient sur M. Dodart. Le P. Deschamps d'une Societé fort peu aimée de M. Patin, ayant un jour entendu par hazard le jeune Docteur dans une leçon aux Ecoles de Medecine, fut si touché de sa belle Latinité, que sur le rapport qu'il en fit à M. le Comte de Brienne, alors Secretaire d'Etat pour les affaires étrangères, ce Ministre commença à penser à lui, & s'en étant informé d'ailleurs, il eut une extrême envie de se l'attacher en qualité de son premier Commis. Les commencemens de ceux qui n'ont pour eux que leur merite sont assés obscurs, & assés lents, & l'établissement de M. Dodart étoit alors fort mediocre, cependant ni une fortune considerable qui venoit s'offrir d'elle-même, ni l'éclat séduisant d'un emploi de Cour, ne purent le faire renoncer à son premier choix. Sa fermeté étoit soutenue par des principes plus élevés qui lui persuadoient que le Ciel l'avoit placé où il étoit. M. de Brienne, pour l'engager insensiblement, exigea qu'il lui fit du moins quelques Lettres plus importantes, & plus secretes, il eut cette déference, mais il se défendit d'un piège que tout autre n'auroit pas attendu.

Sa constance pour sa profession fut récompensée. Il vint assés promptement à être connu, & M<sup>le</sup> la Duchesse de Longueville le prit pour son Medecin. Elle étoit alors dans cette grande pieté, où elle a fini ses jours, & l'on sçait que dans l'un & l'autre temps de sa vie elle a fait un cas infini de l'esprit, non-pas seulement de cet esprit qui rend un homme habile dans un certain genre, & qui y est attaché,

attaché, mais principalement de celui qu'on peut porter par tout avec soi. Elle y étoit trop accoutumée pour s'en pouvoir passer, & toute autre langue lui eût été trop étrangere. Un bon Medecin, mais qui n'eût eu, ni cette sorte d'esprit, ni beaucoup de pieté, n'eût été gueres de son goût. Bien-tôt elle honora M. Dodart de sa confiance, j'enrens de celle que l'on a pour un Ami. La grande inégalité des conditions ne lui en retrancha que le titre.

Feuë M<sup>e</sup> la Princesse de Conty Douairiere, mere de M<sup>grs</sup> les Princes de Conty & de la Roche-sur-Yon, voulut partager M. Dodart avec M<sup>e</sup> de Longueville, & en lui donnant chés elle la même qualité, elle lui donna ce qui en étoit inféparable à son égard, la même confiance, & les mêmes agrémens. Mais ce qui est encore, à le bien considerer, plus glorieux pour lui que les bontés mêmes de ces deux grandes & vertueuses Princeses, il eut l'amitié de tous ceux qui étoient à elles. Il n'est pas besoin de connoître beaucoup les Maisons des Grands, pour sçavoir que d'y être bien avec tout le monde, c'est un chef-d'œuvre de conduite & de sagesse, & souvent d'autant plus difficile, que l'on a d'ailleurs de plus grandes qualités. Le grand secret pour y réussir, est celui qu'il pratiquoit, il obligeoit autant qu'il lui étoit possible, & ne ménageoit point sa faveur dans les affaires d'autrui. Avoir besoin de son credit, c'étoit être en droit de l'employer. Heureusement pour un grand nombre de gens de merite, les deux postes qu'il occupoit le firent connoître de plusieurs autres personnes du premier rang, ou de la premiere dignité. J'oserai dire que malgré leur élévation ils avoient pour lui cette sorte de respect, qui n'a point été établi par les Hommes, & dont la Nature s'est réservé le droit de disposer en faveur de la Vertu.

Après la mort de M<sup>e</sup> la Princesse de Conty, il demeura attaché aux deux Princes ses Enfans, & après la mort de l'Ainé, à M<sup>e</sup> la Princesse de Conty sa Veuve, & à M<sup>gr</sup> le Prince de Conty. Rien n'est au dessus du zele, de la fidelité, du desinterressement qu'il a apportés à leur service,

mais on ne peut dire si de pareils Maîtres n'ont pas encore rendu en lui ces qualités plus parfaites, qu'elles ne l'étoient naturellement. Il a eu le bonheur de réussir auprès de la Princesse dans des maladies dangereuses qu'elle a eues, & celui de plaire à M. le Prince de Conty par les charmes solides de sa conversation. On sçait combien ce grand Prince est un grand Homme, & un excellent Juge des Hommes.

En 1673 M. Dodart entra dans l'Academie des Sciences par le moien de M<sup>rs</sup> Perraut. Ils avoient beaucoup de credit auprès de M. Colbert, & en faisoient un usage assez extraordinaire; ils s'en servoient à faire connoître au Ministres ceux qui avoient de grands talens aussi-bien qu'eux, & à leur attirer ses graces.

L'Academie avoit déjà entrepris l'Histoire des Plantes, Ouvrage d'une vaste étendue, & M. Dodart s'attacha à ce travail. Au bout de 3 ans, c'est-à-dire, en 1676, il mit à la tête d'un Volume que l'Academie imprima sous le titre de *Memoires pour servir à l'Histoire des Plantes*, une Préface où il rendoit compte & du dessein de ce qu'on en avoit executé jusque là. Nous n'avons point de lui un si grand morceau imprimé, & par bonheur la matiere lui a donné lieu d'y peindre parfaitement son caractère. Il s'agissoit d'une longue recherche, & d'une subtile discussion, & il possédoit au souverain degré l'esprit de discussion & de recherche. Il sçavoit de quel côté, ou plutôt de combien de côtés differens il falloit porter sa vûe, & pointer, pour ainsi dire, la Lunette. Tout le monde ne sçait pas voir, on prend pour l'objet entier la premiere face que le hazard nous en a presentée, mais M. Dodart avoit la patience de chercher toutes les autres, & l'art de les découvrir, ou du moins la précaution de soupçonner celles qu'il ne découvroit pas encore. Ce ne sont pas seulement les grands objets qui en ont plusieurs, ce sont aussi les plus petits, & une grande attention est une especé de Microscope qui les grossit. Il est vrai que cette attention scrupuleuse, qui ne croit jamais avoir assez bien vû, que

ce soin de tourner un objet de tous les sens, en un mot, que l'esprit de discussion est assés contraire à celui de décision, mais l'Académie doit plus examiner que décider, suivre attentivement la Nature par des observations exactes, & non pas la prévenir par des jugemens précipitez. Rien ne sied mieux à nôtre Raison que des conclusions un peu timides, & même quand elle a le droit de décider, elle feroit bien d'en relâcher quelque chose. On peut prendre la Préface que nous venons de citer pour un modele d'une Theorie embrassée dans toute son étendue, suivie jusque dans ses moindres dépendances, tres-finement discutée, & assaisonnée de la plus aimable modestie.

Il n'étoit pas possible que M. Dodart ne portât dans l'exercice de sa profession ce même esprit, fortifié encore par son extrême délicatesse de conscience. Un Malade n'avoit à craindre ni son inapplication, ni même une application légère & superficielle, mais seulement, car il faut tout dire, sa trop grande application, qui pouvoit le rendre irrésolu sur le choix d'un parti. La pratique n'admet pas toujours les sages lenteurs de la speculation, & quelquefois la Raison elle-même ordonne qu'on agisse sans l'attendre.

L'Histoire des Plantes étoit le principal travail de M. Dodart dans l'Académie, mais non pas le seul. Il s'attacha beaucoup à étudier la Transpiration insensible du Corps humain. Tous les Physiciens & les Medecins en avoient toujours eu une idée, mais si generale & si vague, que tout ce qu'ils en sçavoient proprement étoit qu'il y a une Transpiration. L'illustre Sanctorius, Medecin de Padouë, est le premier qui ait sçu la réduire au calcul par des experiences, & en comparer la quantité à celle des déjections grossieres. Elle va beaucoup au-delà de ce qu'on eût jamais imaginé, il peut fortir du Corps en un jour, selon Sanctorius, 7 ou 8 liv. de matiere par la Transpiration, & comme il n'est pas possible qu'une si abondante évacuation ne soit fort importante, plusieurs habi-

188 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE  
les Medecins la regardent comme un des principaux fon-  
demens , & de leur Theorie & de leur Pratique. Mais  
parce que Sanctorius a eu le premier de si belles vûes , il  
ne les a pas poussées à leur perfection. Par exemple, quo-  
qu'il ait conçu en general que la Transpiration devoit  
être differente selon les âges , il ne paroît avoir eu égard  
à cette difference, ni dans ses observations ni dans les  
consequences qu'il entire , & M. Dodart s'assura par des  
experiences continuées durant 33 ans que l'on transpire  
beaucoup plus dans la jeunesse ; en effet il est fort naturel,  
& que la chaleur du sang , plus foible à mesure que l'on  
vieillit , pousse au dehors moins de particules subtiles, &  
qu'en même-tems les pores de la peau se resserrent. M.  
Dodart étoit particulièrement propre à faire ces sortes  
d'experiences , parce qu'il faut les faire sur soi-même , &  
mener une vie égale & uniforme , tant d'un jour à l'autre,  
que dans les differens âges ; autrement on ne pourroit  
comparer sans beaucoup d'erreur ou d'incertitude les  
Transpirations de differens temps. Une alternative irrég-  
uliere d'intemperance & de sobriété broüilleroit tout.

Il fit sur ce même sujet une autre experience , pour la-  
quelle l'uniformité de vie n'eût pas été suffisante , il fal-  
loit encore , ce qui semblera peut-être surprenant , une  
grande pieté. Il trouva le premier jour de Carême 1677  
qu'il pesoit 116 liv. 1 once. Il fit ensuite le Carême comme  
il a été fait dans l'Eglise jusqu'au 12<sup>me</sup> Siecle, il ne beuvoit  
ni ne mangeoit que sur les 6 ou 7 heures du soir, il vivoit  
de Legumes la plupart du temps , & sur la fin du Carême  
de pain & d'eau. Le Samedi de Pâques il ne pesoit plus  
que 107 liv. 12 onc. c'est-à-dire, que par une vie si austere  
il avoit perdu en 46 jours 8 liv. 5 onc. qui faisoient la 14<sup>me</sup>  
partie de sa substance. Il reprit sa vie ordinaire , & au  
bout de 4 jours il avoit regagné 4 liv. ce qui marque qu'en  
8 ou 9 jours il auroit repris son premier poids , & qu'on  
répare facilement ce que le jeûne a dissipé ; en donnant  
cette experience à l'Academie , il prit toutes les précau-  
tions possibles pour se cacher , mais il fut découvert. Il est

assés rare, non qu'un Philosophe soit un bon Chrétien, mais que la même action soit une observation curieuse de Philosophie, & une austerité Chrétienne, & serve en même-temps pour l'Academie & pour le Ciel.

Il avoit fait de pareilles observations sur la saignée, que 16 onces de sang, par exemple, se réparoient en moins de 5 jours dans un sujet qui n'étoit nullement affoibli; il reste à sçavoir en combien de temps se feroit cette réparation dans un Malade, & il est clair que de pareils principes décideroient la grande question de l'utilité ou du danger de la saignée, & regleroient les ménagemens qu'il y faut apporter. Mais il s'en falloit bien que M. Dodart lui-même, malgré le long-temps qu'il avoit donné à ces sortes d'experiences, en eût encore fait assés. Il paroît par ce que j'en ai pû recueillir, qu'ordinairement le fort de la transpiration est dans les premieres heures qui suivent un bon repas, quoique Sanctorius le mette à peu près vers le milieu de l'intervalle de deux repas. Toute cette matiere est encore pleine d'incertitude, & si l'on pese bien la difficulté de rassembler autant de faits qu'il en faudroit selon les differens âges, les temperamens, les climats, les saisons, &c. elle est si grande, que c'est presque un sujet de desespoir pour les Physiciens.

M. Dodart avoit eu la pensée de faire une Histoire de la Medecine. M. le Clerc Medecin de Geneve, frere de l'illustre M. le Clerc de Hollande, a dignement executé ce grand dessein, & il dit dans sa Préface, qu'il avoit appris, qu'il s'étoit rencontré dans cette entreprise avec le sçavant M. Dodart. On a trouvé dans ses papiers plusieurs Memoires qui y avoient rapport, par exemple, sur la Diète des Anciens, sur leur Boisson & leur Prifane. Les recherches de la Transpiration y devoient entrer aussi.

Il pensoit encore à une Histoire de la Musique ancienne & moderne, & ce qui a paru de lui dans les Memoires de cette Academie sur la formation de la Voix, en étoit un Préliminaire. C'est peut-être affliger le Public que de lui annoncer ces differens Projets, demeurés sans execu-

tion entre des mains si sçavantes , mais il n'y a point d'habile homme qui ne lui ait donné les mêmes sujets de déplaisir ; le genie & le sçavoir fournissent plus de desseins , & inspirent même un courage plus entreprenant , que ne comporte à la rigueur la condition humaine , & peut-être ne feroit-on pas tout ce qu'on peut , sans l'esperance de faire plus qu'on ne pourra.

Toutes ces entreprises commencées , & qui ne prenoient rien sur les devoirs , marquent assés combien M. Dodart étoit laborieux. Ses plaisirs & ses amusemens étoient des travaux moins pénibles , tels que de simples lectures , mais toujours instructives & solides. Il lisoit beaucoup sur les matieres de Religion , car sa pieté étoit éclairée , & il accompagnoit de routes les lumieres de la Raison la respectable obscurité de la Foi.

Il étoit le Medecin d'un aussi grand nombre de Pauvres , & peut-être même d'un plus grand nombre qu'il ne le pouvoit être de la maniere dont il l'étoit. Il ne les guérissoit pas seulement , il les nourrissoit ; aussi avoit-il été obligé d'associer à ses entreprises de charité plusieurs personnes de consideration , & d'aller mandier lui-même du secours pour être plus en état d'en donner.

Agé de près de 73 ans , après de longues douleurs de Nephretique dont on ne s'apperevoit presque point , il crut avoir la Pierre , & se résolut sans peine à l'operation. M<sup>le</sup> la Princesse de Conty fit tout ce qu'il eût fallu faire pour calmer l'esprit le plus agité & le plus inquiet , & le fit avec d'autant plus de generosité , que les dispositions du Malade l'y obligeoient moins. Elle l'assura que M. Dodart son fils rempliroit sa place auprès d'elle , & qu'elle donneroit à M<sup>le</sup> Dodart sa fille une pension qui suppléeroit à la modicité du bien qu'il lui laissoit. Il n'avoit que ces deux Enfans tous deux d'un premier lit.

On reconnut ensuite qu'il n'avoit point la Pierre. Il étoit destiné à perdre la vie de la maniere du monde la plus heureuse , par une action de charité. Un jour il s'exceda de fatigue pour des Pauvres qu'il traitoit ; prit

beaucoup de froid, & revint chés lui à jeun à six heures du soir. La fièvre qui se déclara aussitôt, & une fluxion de poitrine l'emportèrent en 10 jours. Il mourut le 5 Novembre 1707, 7 jours avant notre Assemblée publique de la S. Martin, circonstance favorable à l'honneur de sa mémoire, car comme je ne me sentis pas capable de faire son Eloge en si peu de temps, M. l'Abbé Bignon le fit presque sans préparation, tel que son cœur lui dicta, & M. Dodart est jusqu'ici le seul qui ait eu cet avantage.

Tant que sa maladie dura, M<sup>e</sup> la Princesse de Conty envoyoit à chaque moment sçavoir de ses nouvelles, dès qu'il fut mort, elle executa tout ce qu'elle avoit promis. On pourroit croire que tout cela n'est parti que de la bonté generale de cette Princesse, ou d'une certaine generosité indifferente, mais des larmes ne peuvent venir que du fond du cœur, quand aucune bien-séance ne les demande, & qu'au contraire l'extrême inégalité des personnes semble s'y opposer. A l'éloquence naturelle qu'elles ont pour faire un Eloge, se joint le prix que leur donnent les yeux qui les ont versées.

M. Dodart étoit né d'un caractère sérieux, & l'attention Chrétienne avec laquelle il veilloit perpétuellement sur lui-même n'étoit pas propre à l'en faire sortir, mais ce sérieux, loin d'avoir rien d'austere ni de sombre, laissoit paroître assés à découvert un fond de cette joie sage & durable, qui est le fruit dans sa raison épurée, & d'une conscience tranquille. Cette disposition ne produisoit pas les emportemens de la gaieté, mais une douceur égale, qui cependant peut devenir gaieté pour quelques momens, & par une espece de surprise, & de tout cela ensemble se forme un air de dignité qui n'appartient qu'à la vertu, & que les dignités même ne donnent point. Encore une chose, qui, quoiqu'infiniment moins considerable, sied bien, & que M. Dodart avoit parfaitement, c'est la noblesse de l'expression. Outre qu'elle tient je ne sçai quoi de celle des mœurs, elle fait foi que l'on a vécu dans un monde choisi, car ce n'est que là qu'elle se prend, ou

192 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE  
se perfectionne. Il avoit de plus une grande facilité naturelle de parler , à laquelle il joignoit le rare mérite de n'en abuser jamais , & il s'étoit fait un stile qui sans être affecté , n'étoit cependant qu'à lui.

Il possédoit souverainement les qualités d'Academicien , c'est-à-dire , d'un Homme d'esprit , qui doit vivre avec ses pareils , profiter de leurs lumieres , & leur communiquer les siennes. On n'aime pas tant en ce genre à recevoir qu'à donner , quoiqu'il soit plus difficile de donner comme il faut , que de recevoir. Si l'on a de la peine à faire le personnage d'inférieur , quand on reçoit , on en a encore plus à ne pas faire celui de supérieur , quand on donne. M. Dodart entendoit parfaitement tous les deux , il proposoit ses vûes avec une modestie qui faisoit presque en leur faveur l'effet d'une nouvelle preuve , & il en tiroit dans ce qui étoit proposé par les autres , comme s'il n'eût sçû ce qu'il apprenoit d'eux en ce moment. Il aimoit à emprunter & à faire valoir leurs idées , & il auroit plutôt affecté que manqué l'occasion de leur en rendre une espece d'hommage. Il seroit inutile de faire une plus longue peinture de ses mœurs , tout parloit d'un seul principe , un cœur naturellement droit & noble avoit été continuellement cultivé par la Religion.

Sa place de Botaniste Pensionnaire a d'abord été remplie par M. Burlet, auparavant son Eleve, mais parceque M. Burlet étoit premier Medecin du Roi d'Espagne, il a été déclaré ~~Veterinaire~~ & la place de Pensionnaire a été donnée à M. Morin, Medecin de l'Hôtel-Dieu, qui étoit Associé Botaniste.

F I N.

MEMOIRES

---

Éloge de Denis Dodart par FONTENELLE - Histoire de l'Académie royale des sciences - Année 1707

MÉDECINE, ANATOMIE, BOTANIQUE  
DODART, BURLET, MORIN

---